

« *Les voies intérieures* » (1999). Catherine Chabert, *Rev. franç. Psychanal.*, n°5, T. LXIII, PUF, p. 1445-1488.

Dans un bel entretien accordé en 2009 à Alain Braconnier dans le *Carnet Psy*, dix ans – date pour date – après sa présentation à Paris, Catherine Chabert retraçait l’itinéraire qui avait ouvert les « voies intérieures » qui lui avaient inspirée la rédaction de son Rapport des psychanalystes de langue française en 1999.

C’est en 1997, dans un article intitulé « Féminin mélancolique », que Catherine Chabert initie d’abord son parcours. Elle avait été frappée à l’époque – dit-elle – par la dimension mélancolique du discours de certaines de ses patientes. Telle la jeune Thérèse qui était comme coupée en deux et qui lui laissera, lors de leur première rencontre, un souvenir étrange de discordance : son discours séduit, est prolix, aisé, fluide mais cette parole facile est sans corps ; ce dernier est comme une masse informe tout de noir enveloppé qu’un visage, torturé d’angoisse, déformé par elle, surplombe. Cette angoisse amène Thérèse à d’effrayantes, compulsives et envahissantes crises de boulimie qui sont alors le seul et unique recours, secours, pour accéder au calme... mais qui reste toujours éphémère. Chez Thérèse, comme chez celles qui lui ressemblent, il y avait de l’auto-mortification, des comportements destructeurs, où le corps était devenu *l’objet* d’un sacrifice, *du* sacrifice. Le corps était l’objet du mal.

Un destin tragique semblait avoir frappée l’histoire de ces jeunes filles. Ces patientes – qu’elle rencontrait dans le cadre de son activité à l’Institut Mutualiste de Montsouris dirigé alors par Philippe Jeammet, auprès d’adolescents et d’adolescentes – présentaient toutes de graves troubles des conduites alimentaires sur le versant boulimique. Catherine Chabert commençait à voir, à entendre, chez elles, une forme particulière du fantasme de séduction qui ne serait pas celle que l’on rencontre chez l’hystérique mais prenait l’allure d’une dérive mélancolique : « on ne repère pas une dénonciation possible de l’attentat séducteur et excitant chez l’autre, grâce à un mouvement de projection protecteur, mais au contraire la nécessité de le fixer de leur côté à elles. Elles ne sont plus victimes mais criminelles »¹. Mais où encore, criminelles ne suffit pas... il faut aussi devenir son propre bourreau. C’est le corps, comme agent de séduction et de plaisir, qui était visé, attaqué. « C’est [dès lors] l’autre versant de la séduction qui prend le pas, non plus le désir de plaire et de charmer mais plutôt la tendance à corrompre, renforçant encore le poids de la dérélition : c’est ce destin-là qui risque de s’enliser dans la mortification d’une sexualité expiatoire »². Catherine Chabert montrait – en 1997 – qu’au-delà de la référence indéniable à Narcisse et à ses accointances avec la problématique de la perte, Œdipe restait actif.

Ces « voies intérieures » l’ont mené à ce qu’elle a appelé plus tard le *féminin mélancolique* : concept centrale dans sa pensée. Elle lui consacra un ouvrage éponyme en 2003. La « liaison de ces deux mots [*féminin* et *mélancolique*] peut paraître provocante dans sa hâte à associer la féminité au masochisme et à la perte. Dans toute les cures, *pourtant*, s’entend un

¹ C. Chabert (1997), p. 50.

² C. Chabert (1997), p. 51.

double message : l'un qui parcourt les réseaux complexe œdipien, l'autre qui se dissimule dans les arcanes de l'angoisse de perdre l'amour »³.

C'est très tôt dans ses travaux que Catherine Chabert va porter attention à la tresse (aux deux brins) qui lie – au plus serré – le fil d'Œdipe et de la sexualité à celui de la séparation et de la perte : « il y a [explique-t-elle à Alain Braconnier], dans la psychanalyse un intérêt majeur – initié par Mélanie Klein et Winnicott – pour les premiers temps de la vie, les interactions précoces, l'importance des liens mère-enfant... Et une interprétation des troubles très régulièrement référée à ces périodes de l'enfance, dès qu'il s'agit de convoquer l'angoisse de perdre l'amour et ses modalités de traitement. De ce fait, le paradigme du narcissisme domine non seulement dans la psychopathologie mais aussi dans la conduite des traitements analytiques : on parle nécessairement de carence, de défaut de contenance, de séparations impossibles, mais presque systématiquement en localisant la source du trouble dans les liens précoces. On oublie alors que la *vue* continue, la vie psychique, je veux dire, que le complexe d'Œdipe nous traverse tous même s'il ne s'organise pas de la même manière chez chacun, même si ses destins sont tributaires de la capacité à se séparer et surtout à renoncer. Donc, mon idée, c'est qu'il y a une dialectique de la perte qui se découvre aussi bien dans les relations précoces que dans la dynamique œdipienne »⁴. Il y a, dans le sillage d'Anzieu, de Green ou encore de JB. Pontalis (qui ont été par ailleurs des figures importantes dans son parcours), lieu pour elle d'explorer cette limite : pour une *psychanalyse des limites* par la double valence, œdipienne et dépressive ; et c'est toujours en faisant travailler la métapsychologie « purement » freudienne que Catherine Chabert le fait : dans son rapport, comme dans l'ensemble de son œuvre, les concepts freudiens sont remis à l'atelier.

Pour elle, la « méthode analytique offre, dans la cure, une possibilité exceptionnelle au déploiement du féminin mélancolique grâce à l'expérience transférentielle et aux éprouvés massifs, parfois envahissants, drainés par les représentations les plus communes ou les plus rares du féminin et de ses avatars »⁵. Comme avec la cure de Sara, qui va lui servir de base pour l'écriture de son rapport. Mais qu'est-ce qui décide Catherine Chabert, alors hésitante au cours des entretiens préliminaire, à accepter finalement le projet d'analyse de Sara ? Peut-être l'apparition de la figure de « l'enfant perdue » : en quête d'un asile, d'un accueil, d'une hospitalité, et avec lui le désir de se livrer passivement à cet amour déraisonnable qu'est l'amour de transfert ? Parce que, pour elle, le féminin, « dans son creux, [...] abrite et condense les représentations de l'enfant, de l'enfance et de l'infantile, sans doute par l'attraction d'images de passivité, d'impuissance et de désarmement, ou encore par un infléchissement probable vers la pénétration ou l'intrusion »⁶. C'est avec ce point vacillement, traumatique, quand Sara évoque au passage son avortement à l'âge de 18 ans, que Catherine Chabert accepte son analyse.

Son rapport de 1999 est le second jalon de sa conceptualisation du *féminin mélancolique* où la passivité, en tant que position interne, joue un rôle central : la passivité, « comme l'état d'excitation par l'autre : être excité, être aimé... être abandonné par l'autre »⁷. Elle reprend alors la voie que lui avait ouvert son article de 1997 avec Thérèse. Mais c'est beaucoup plus loin qu'elle va pousser ses investigations d'un point de vue métapsychologique.

³ C. Chabert (2003), quatrième de couverture.

⁴ A. Braconnier (2009), p. 44.

⁵ C. Chabert (2005), p. 11.

⁶ C. Chabert (2003), p. 12.

⁷ C. Chabert (2005), p. 36.

Au sein des fantasmes originaires, elle suggère qu'il n'est guère possible de contester la position passive du sujet, celle de l'enfant : dans le fantasme de scène primitive, celui de castration... Les fantasmes de séduction impliquent tout particulièrement, depuis que Freud nous l'a révélé, une représentation passive du sujet dans la scène. Il y occupe une position d'innocence passive, qui l'innocente aussi de ses désirs envers l'objet en attribuant à l'autre – par *l'activité* de représentation – l'attentat. Dans le « ce n'est pas moi qui le désire, c'est l'autre qui me séduit », l'auteur est maintenu dans l'innocence et l'ignorance de ses propres motions pulsionnelles. C'est dire aussi que les fantasmes de séduction constituent une véritable activité de maîtrise de l'excitation et des affects qui menacent l'appareil psychique de débordement ou de désorganisation. La représentation et la voie du fantasme de séduction se noue dans et par la passivité, cette capacité à réagir activement à l'excitation, à être excité par l'autre. Mais s'il en est ainsi c'est avant tout dans la version névrotique des fantasmes originaires. Avec Thérèse, Sara, la pertinence de la métapsychologie freudienne et du paradigme de la névrose doit être approfondie ; et si elle doit l'être, c'est à la lumière de l'articulation avec le couple passivité/activité originaire.

Le fantasme de séduction dans sa version hystérique admet un présupposé – voire un préalable : « une relative différenciation entre le sujet et l'autre »⁸ pour que l'activité puisse *se retourner* en passivité, pour que puisse se déployer les trois polarités de la vie psychique qu'a analysées par Freud en 1915, dans « Pulsions et destin des pulsions » : le renversement en son contraire, le retournement sur la personne propre, le refoulement et la sublimation, sous le primat du principe de plaisir. *Au-delà*, l'inaccessibilité à la voie passive, « le retournement de l'activité en passivité n'est plus possible et le fantasme "hystérique" de la séduction laisse place à une autre version, [qu'elle appelle] "mélancolique". Le retournement sur la personne propre (destin possible de la pulsion) le bloque et assure la conviction d'avoir activement séduit le père (et non d'avoir été séduite par lui) »⁹. « L'agent séducteur » n'est plus alors l'adulte pervers mais le sujet lui-même, coupable du crime d'inceste. Cette culpabilité est « massivement alimentée par des contraintes masochistes traduites par le recours à une mortification sacrificielle implacable »¹⁰.

Comme elle avait déjà pu le faire dans son article de 1997, rediscutant la question du masochisme moral chez Freud, Catherine Chabert propose de dire que « dans certaines organisations fantasmatiques qui touchent préférentiellement les femmes le masochisme moral s'ancre, dans la resexualisation œdipienne, à une conviction incestueuse déterminant une angoisse majeure de perte d'amour et un retournement haineux, contre le moi, des attaques destructrices visant l'objet. C'est impossible mise en scène de la rivalité avec la mère, certes, mais surtout l'impossible confrontation à la passivité qui engage la version mélancolique des fantasmes de séduction [...] Au-delà de l'expiation mortifiante à laquelle elle se soumet, c'est sa mère qui est visée et atteinte du fait de prévalence narcissique des identifications »¹¹.

Au fil du transfert – de sa complexité car lui aussi est porteur de cette double valence : œdipienne et dépressive –, au fil des attaques mordantes de Sara à son endroit : l'analyste était devenue, après les promesses chaleureuses de départ, une mère indisponible, indifférente, froide qui avait porté son « feu » ailleurs, pour un autre qu'elle. Pour un temps,

⁸ C. Chabert (1999), p. 1455.

⁹ C. Chabert (1999), p. 1456.

¹⁰ C. Chabert (1999), p. 1456.

¹¹ C. Chabert (1999), p. 1461.

l'analyste était venu incarner dans le transfert – « mise au-dehors, comme on se débarrasse d'un vieux meuble ou d'un fantôme encombrant, parasite »¹² – une « mère morte », celle qu'avait décrite André Green en 1980¹³. Ce « trou », laissé par un désinvestissement maternel aussi brutal qu'imprévisible, appelle toujours à « la prise *active* de la pensée pour tenter de colmater la brèche »¹⁴ ; une manière de venir contrecarrer la passivité inhérente à la situation d'abandon par le surinvestissement de l'activité de représentation. Pour le dire autrement encore, avec René Roussillon : une « subjectivation "forcée" [...] et avec elle une "décision" narcissique quant à la cause, décision à l'origine d'un noyau de culpabilité primaire ». On retrouve alors, dit-elle en retissant là les fils d'Œdipe et de Narcisse, ce que Freud disait en 1931 : « là où l'on trouve un lien au père particulièrement intense, il y avait auparavant une phase de lien exclusif à la mère, aussi intense et passionné »¹⁵.

Catherine Chabert propose de dire, en 2003, qu'il est possible d'« élargir le complexe de la mère morte à toute construction mettant au jour un désinvestissement maternel soudain, transitoire, imposant un changement drastique dans les modalités des relations d'objet – toute situation suscitant une perte traumatique d'ordre narcissique, renvoyant finalement à un détournement du regard de la mère sur l'enfant ».¹⁶ Mais ce « détournement du regard de la mère, le désinvestissement qu'il traduit, la "mère morte", absente dans sa présence, constituent autant d'effractions dont la violence soudaine offre les conditions requises pour le surgissement de la douleur »¹⁷.

Puis, vint le temps avec Sara, dans le transfert, de la « pure » négativité, de la négativité extrême : le « moment mélancolique »¹⁸ de sa cure, lié à l'angoisse de perdre l'amour de l'objet mais aussi, et paradoxalement, au refus actif de reconnaître l'empreinte de l'autre – de l'analyste – dans une lutte acharnée contre la passivité. Le discours de Sara se mélancolisait. La douleur venait envahir l'ensemble de la scène analytique, une douleur morale inextinguible. Son analyse prenait un tournant aux allures de réaction thérapeutique négative. Un *non* à l'analyse qui venait faire écho pour Catherine Chabert à l'analyse d'Hannah – par ce qu'elle nomme d'une « latéralisation [contre]-transférentielle »¹⁹ –, débutée quelques années auparavant et qui elle aussi avait été support d'un travail publié en 1991.

Les attaques de Sara et de Hanna contre l'analyse étaient tout aussi violemment débridées l'une que l'autre. Leur mal-être s'aggravait. Et pourtant, toutes les deux étaient profondément attachées à leurs séances : aussi paradoxalement qu'immuablement. C'est ce moment où dans l'analyse, se déploie le *féminin mélancolique*, grâce à l'expérience transférentielle et aux éprouvés massifs, parfois envahissants, douloureux. Ce moment où un « trop d'excitation associé notamment à l'irruption d'un investissement objectal libéré par l'analyse, saisi par le transfert, et qui entraînerait une perte, un vide, un trou intolérable, un effondrement narcissique concomitant, laissant émerger l'expérience

¹² C. Chabert (1999), p. 1463.

¹³ A. Green (1980), « La mère morte », in *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Éditions de Minuit, 1983.

¹⁴ C. Chabert (1999), p. 1463.

¹⁵ S. Freud (1931), « Sur la sexualité féminine », in *La vie sexuelle*, PUF, 1969, p. 139 ; « là où existait une liaison au père particulièrement intense, il y eu auparavant, selon le témoignage de l'analyse, une phase de liaison exclusive à la mère, de même intensité et de même caractère passionné », S. Freud (1931), « Sur la sexualité féminine », in *OCF.P., T. XIX*, PUF, 1995, p. 9.

¹⁶ C. Chabert (2003), p. 78.

¹⁷ C. Chabert (2003), p. 81.

¹⁸ C. Chabert (2002), p. 43-44.

¹⁹ C. Chabert (1999), p. 1464.

irréductible de la douleur »²⁰. Sara s'était engagée dans une souffrance psychique « nouvelle » pour elle, qui se manifestait dans la réaction thérapeutique négative : *elle n'avait pas trouvé jusqu'ici son objet...*

« Dans l'analyse s'éprouverait [...] la capacité à souffrir en présence de l'autre, constitutive, me semble-t-il, de ce que Winnicott a appelé la capacité à être seul en présence de l'objet. Capacité à vivre dans l'ici-maintenant un haut degré d'excitation dans la douleur psychique, par un retrait narcissique tolérable *malgré* la présence de l'autre, désormais déchargé des menaces d'empiètement et d'intrusion dont il était initialement porteur »²¹.

Ce moment pour Sara, ce moment de négativité, était comme un « *Non* à l'analyse qui soulève le voile, *non* à l'analyse qui traque le désir, *non* à l'analyse qui réanime ces fantômes ! *Non* à l'analyste qui voudrait re-présenter, mettre en scène, redonner vie à ces fantômes enterrés qu'ils en sont momifiés. Et *non* au sexuel qui, lui aussi, réveille les rêves, alimente l'attente, cherche l'effervescence pulsionnelle et l'éblouissement de l'amour »²². Une lutte pour l'immuabilité, une lutte pour éradiquer toute possibilité de changement, une lutte contre la passivité et les fantasmes de séduction pour Sara. Mais c'est un « *non* qui fait découvrir [à l'analyste, touché au plus profond dans son "être" analyste], l'enfant perdu dans une attente infinie, accroché à une figure maternelle aveugle et muette, dont il ne désespère pas d'appeler le regard et de conjurer le mutisme »²³. Catherine Chabert dit qu'elle-même avait été conduite à une forme de retrait narcissique « qui tentait de faire face (réagir ?) aux attaques insidieuses d'une négativité dont la visée anti-objectale prenait la valeur d'une blessure fondamentale »²⁴ : en quelque sorte un *transfert par retournement passif-actif*²⁵.

Catherine Chabert voit dans la réaction thérapeutique négative, au-delà la culpabilité excessive (comme le pensait Freud), la prééminence d'une problématique narcissique. Chez Hanna, comme chez Sara, il y avait une « *coalescence du narcissisme et du sexuel dans la réaction thérapeutique négative* »²⁶. *Réaction thérapeutique négative, mouvement mélancolique, masochisme moral* viennent se nouer de manière inextricable. C'est une intense déception dans la relation à un objet particulièrement investi qui est à l'origine de cette collusion. Mais au lieu d'investir libidinalement un nouvel objet, « normalement », l'investissement est ramené dans le moi participant à l'identification du moi avec l'objet abandonné : de celle sorte que « L'ombre de l'objet tombe sur le moi et l'obscurcit ».

L'image de « l'enfant mort » va alors prendre une place d'une importance centrale dans la cure de Sara. Elle va devenir une sorte de représentation-limite (comme on dit de la pulsion qu'elle est un concept-limite). Une représentation-limite où va venir se condenser les images de passivité extrême – contrepoint d'une situation d'extrême emprise : l'enfant soumis à la déprivation, privé de sa mère, où viennent se jouer confusionnellement l'absence, la perte d'amour, la mort. « L'enfant mort » va venir s'imposer comme le produit d'un contre-investissement en incarnant les risques dans la dénonciation d'une « mère

²⁰ C. Chabert (1999), p. 1464.

²¹ C. Chabert (2003), p. 85.

²² C. Chabert (2003), p. 60.

²³ C. Chabert (2003), p. 59.

²⁴ C. Chabert (1999), p. 1468.

²⁵ R. Roussillon (1991), *Paradoxes et situations-limites de la psychanalyse*, PUF, 258p.

²⁶ C. Chabert (2003), p. 60.

morte », de son mutisme, de sa passivité meurtrière. « L'enfant mort serait la représentation-limite de la perte mélancolique. [...] Il serait le négatif du fantasme de retour au ventre maternel et son seul affect assignable serait la douleur »²⁷. Mais, « l'enfant mort » est avant tout, pour Catherine Chabert, le produit de l'analyse, comme l'effet de la déception inhérente au transfert. Peut-être est-il le fruit – *objet analytique* ou bien *chimère* – de cet *accouplement* dont parle André Green en 1975²⁸ ?

« L'enfant mort, dans la cure, se présente comme une impasse, un point de *non-retour*, une aporie... et pourtant s'il se dit pour l'analyste et si la langue peut se saisir de sa perception, il témoigne de l'attente d'une ré-animation, d'une revitalisation – d'une seconde naissance ? Le souffle de la parole peut alors réamorcer, relancer l'auto-érotisme, réchauffer sa part éteinte, réengager le sexuel en reconnaissant le prix à payer au mort pour que le vif reprenne sens »²⁹. Et plus loin de dire : « Je pense que toute analyse se confronte, à un moment ou à un autre, à l'enfant mort et à la polysémie qui le constitue, et que ce moment-là s'inscrit très précisément dans le cours de la perlaboration, mettant à l'épreuve la passivité du côté de l'analysant, bien sûr, mais surtout du côté de l'analyste »³⁰.

Comment se résout le moment mélancolique ? Comment prend-il fin ? C'est par la perlaboration, l'acceptation de la marque de l'autre en soi, les voies de la passivité : « *la reconnaissance de l'impact de l'objet sur le sujet du lien inéluctable qui les unissent, de la violence qui les sépare et les maintient* »³¹. Mais encore ? L'avènement de cette douleur signe l'ébranlement des résistances face au « nouveau ». Elle serait comme le contre-investissement face à l'émergence de l'amour et de la haine dans le transfert. La douleur devient celle aussi de l'arrachement aux objets d'amours originaires et de leur prise incestueuse. C'est dans la « douleur de transfert » que commence à s'esquisser, non sans difficulté, les contours de l'objet trouvé/créé/perdu. C'est le douloureux (du) passage de la mélancolie au travail de deuil, dont Freud avait souligné la grande analogie : la situation analytique offre dès lors, comme lieu d'éclosion de ce « moment mélancolique », les conditions susceptibles d'en accueillir la fin.

La situation analytique (re)créée, entre l'analyste et l'analysant, *l'écart* entre l'adulte et l'enfant, qui a partie liée lui-même avec *l'écart* entre la présence et l'absence là où « s'arriment les potentialités de représentation [...] ». Cela suppose que la perte de l'objet soit admise, cela témoigne bien sûr de la capacité du sujet à maintenir vivante en lui la présence de l'autre ; *cela témoigne aussi de la capacité du sujet à se représenter vivant dans la pensée de l'autre* »³². *C'est peut-être là que le moment mélancolique trouve sa fin*. L'empreinte de l'autre est acceptée, autrement que dans ses dérives mortifères : telles sont les voies que viennent ouvrir la passivité.

²⁷ C. Chabert (1999), p. 1477. Green

²⁸ A. Green (1975), « La psychanalyse, son objet, son avenir », *Rev. franç. Psychanal.*, n° 1-2, *L'avenir de la psychanalyse*, T. XXXIX, PUF, 1975, p. 175.

²⁹ C. Chabert (1999), p. 1478.

³⁰ C. Chabert (1999), p. 1479.

³¹ C. Chabert (1999), p. 1481.

³² C. Chabert (1999), p. 1485.

Du 25 au 27 juin prochain, au château de Bosmelet en Normandie, situé près d'Auffray, au cœur du pays de Caux, aura lieu une Rencontre avec Catherine Chabert, *Transferts dans la psychanalyse*, organisé par Aline Cohen de Lara, Estelle Louët, Catherine Matha, Françoise Neau et Benoît Verdon³³.

« *L'ombre de Narcisse. À propos de la réaction thérapeutique négative* » (1991). Catherine Chabert, *Rev. franç. Psychanal.*, n°2, *Psychanalyse et idéal thérapeutique*, T. LV, PUF, p. 409-423.

« *Féminin mélancolique* » (1997). Catherine Chabert, *Revue Adolescence, Le temps de la menace*, n°2, t. 15, Éditions GREUPP, p. 47-55.

« *Les voies intérieures* » (1999). Catherine Chabert, *Rev. franç. Psychanal.*, n°5, *Enjeux de la passivité*, T. LXIII, PUF, p. 1445-1488.

« *Moments mélancoliques* » (2002). Catherine Chabert, in J. André (sous la dir. de), *Le temps du désespoir*, PUF, Collection « *Petite bibliothèque de psychanalyse* » dirigée par J. André et J. Laplanche, 2002, p. 43-66.

Féminin mélancolique (2003). Catherine Chabert, PUF, Collection « *Petite bibliothèque de psychanalyse* » dirigée par J. André et J. Laplanche, 186p.

« *Cliniques de la dépression. Métapsychologie de la perte* » (2005). Catherine Chabert, in C. Chabert, R. Kaës, J. Lanouzière, A. Schniewind, *Figures de la dépression*, Dunod, p. 1-39.

« *Le moi, le soi et le sujet* » (2006). Catherine Chabert, in Fr. Richard, S. Wainrib (sous la dir. de), *La Subjectivation*, Dunod, p. 123-138.

« *Entretien avec Catherine Chabert* » (2009). Alain Braconnier, *Le Carnet PSY*, n°136, Éditions Cazaubon, p. 36-49.

³³ <https://u-paris.fr/pcpp/transfert-psychanalyse-2021/>